

essito et prenant son enfant dans ses
 mains faibles et tremblantes, elle l'élevait
 vers le ciel et adressait cette prière à Marie :
 « Je te dois mon bonheur, O ! vierge tutélaire !
 Recorde ton secours à cet être naissant.
 Ne dédaigne donc pas l'hommage d'une mère
 Et pour prix de ton aide, accepte notre enfant.

L. D. R.

POÉSIE CANADIENNE.

LA FIANCÉE DU MARIN.

LÉGENDE CANADIENNE.

I.

C'était un pâle soir d'automne ;
 Sur la vague qu'elle talonne,
 Comme un coursier,
 Une barque, svelte et légère,
 Glissait suivant l'étoile chère
 Au matonnier.

A la nef, d'une voix plaintive,
 Deux femmes, pleurant sur la rive,
 Dirent adieu ;
 Quittant la plage solitaire
 Elles vinrent à leur chaumière
 En priant Dieu.

Quand le soleil au flot limpide
 Vint montrer, se levant splendide,
 Son disque d'or,
 La nef poursuivait son voyage
 Et les deux femmes du rivage
 Priaient encor.

« Ô mon Dieu, disait la plus vieille,
 « Sur tous ses jours que votre œil veille
 « C'est mon seul fils !
 « Son frère un jour quitta sa mère ;
 « Hélas ! sur la rive étrangère
 « Je le perdis.

« Dans les misères de ma vie,
 « Il est de ma force affaibli
 « Le seul soutien !
 « Faites, Seigneur, que dans son âme,
 « Il conserve la sainte flamme
 « Du vrai chrétien. »

« Mère de Dieu, ma protectrice,
 « Au matelot Vierge propice, »
 Disait tout bas,
 Une voix fraîche et gémissante,
 « Sur les flots, dans sa course errante,
 « Guidez mes pas.

« C'est mon fiancé, c'est mon frère,
 « Et pour moi, pour elle, sa mère,

« Gardez-le nous ;
 « Pour nous, par la douleur glacées,
 « Qui priions, pauvre délaissées,
 « À vos genoux.

Or, cette voix fraîche et sonore
 Qui mêlait au chant de l'aurore,
 Ses purs accents,
 C'était une pauvre orpheline,
 Trouvée au pied de la colline,
 Sur les brisants.

Un soir, après un jour d'orage
 On entendit sur le rivage
 De faibles cris ;
 La mer roulant comme une lave
 Avait apporté cette épave
 Dans ses débris.

Sous le toit de la pauvre femme,
 Qui près d'elle exhalait son âme
 En longs sanglots,
 Elle avait passé son enfance,
 Auprès du marin dont l'absence
 Causait ses maux.

Aux premiers jours de sa jeunesse,
 Des rêves d'or de la toundresse
 Son cœur bercé,
 Répondant aux vœux de sa mère,
 Lui montra bientôt dans son frère
 Un fiancé.

A cet amour toujours fidèle
 Elle était douce, elle était belle,
 Comme Lia ;
 Et comme toi parant sa tête,
 Elle semblait pour le ciel prête,
 « Ophelia.

Quand elle allait dans les prairies,
 A l'heure où des roses fleuries
 Luit la splendeur,
 Devant cette pure auréole
 Les Lys inclinant sa corolle,
 Disait : Ma sœur !

Quand elle allait au champ agreste
 Seule avec son gardien céleste,
 Divin appui,
 Du ciel l'immortelle phalange
 Se demandait quel était l'ange,
 D'elle ou de lui.

La vertu dans ce cœur candide
 Coulait comme le flot limpide
 D'un lac d'azur ;
 Et la mal qui partout s'attache
 Ne put jamais mettre une tache
 Sur son front pur.